

Elena Ferrante

L'amie prodigieuse



Une saga addictive.

« **L'amie prodigieuse** » 2011 et 2014 pour la traduction française, Folio; et « **Le nouveau nom** » 2012 et 2016 pour la traduction, Gallimard ; sont les deux premiers tomes écrits par Elena Ferrante de la saga de deux amies : Elena et Lila.

Le prologue est contemporain, Elena la narratrice apprend la disparition de son amie d'enfance Lila. Plus de soixante ans d'amitié que Lila semble avoir voulu effacer, comme toutes les autres traces de son existence. « Lila va trop loin, comme d'habitude, ai-je pensé. » « Je me suis sentie pleine de de colère. ». Elena prend cette disparition comme un défi, le dernier sans doute, que lui aurait lancé Lila. Et comme pour contrarier ce projet d'effacement, Elena entame le récit de leur histoire « dans ses moindres détails ».

C'est une enfance difficile, dans un quartier pauvre et rude de Naples, juste après la seconde guerre mondiale, qui unie ces deux fillettes. Nous découvrons ces gamines de six ans dans un escalier jouant à se faire peur et découvrant ensemble le courage et les plaisirs de la transgression. C'est Lila qui mène le jeu, toujours la première à vouloir aller plus haut, plus loin, plus vite que tout le monde. Son audace subjugué Elena qui dans ses traces se confronte à la difficulté de grandir et devenir une jeune fille dans une banlieue napolitaine déshéritée et machiste des années cinquante puis soixante. Des images des films néoréalistes italiens parsèment notre lecture de visions noires et blanches.

La fascination du lecteur commence dès les premières pages et ne faiblit à aucun moment des deux tomes, bien au contraire, c'est une fiction addictive dont on retarde la lecture des dernières pages pour ne pas quitter ce qui est devenu notre quartier, nos voisins, nos amies, et avec eux nos peurs, nos doutes, nos espoirs.

De petits riens l'auteure à l'art de créer des rebondissements formidables, comme cela se passe dans une vie d'enfant. Chaque soubresaut de cette relation complexe nous entraîne tel un explorateur médusé dans le monde truculent d'un quartier d'immeubles vétustes où cohabitent plutôt mal que bien des familles de cordonnier, portier de mairie, vendeur de légumes, épicier, pâtissier, menuisier, cheminot, institutrice. Des embrouilles ancestrales, attisées par la guerre, se rallument à la moindre étincelle avec une violence aiguisée par la misère sociale et affective. L'école est un des lieux majeurs où se forment les tempéraments et où explosent les rivalités, Elena réussie parce qu'elle est méthodique et appliquée, Lila par ses intuitions et son talent.

Dans « Le nouveau nom » Lila et Elena expérimentent chacune leur méthode pour tenter d'échapper à la soumission patriarcale et à la pauvreté, dans une ville gangrenée par la Camorra, leurs parcours sont semés d'embûches. La brillante et provocante Lila abandonne l'école pour se marier avec le riche épicier du quartier. Elena, uniquement soutenue par certains de ses professeurs, poursuit ses études et rompt avec le passé en quittant la ville. Elle s'épuise à porter le masque de l'intelligencia-bourgeoise, toujours dans la crainte de retomber dans cet univers familial originel qui lui colle à la peau comme une mauvaise odeur.

Quand Lila se bat comme un animal en fonçant pour éviter de réfléchir, Elena traîne sa culpabilité de classe, et cherche à se défaire de son accent et de ses vêtements trop modestes.

Scoop.

Il s'agit bien d'un phénomène littéraire mondial avec déjà plus de trois millions d'exemplaires vendus, dans 27 pays, et une nomination pour le prix Nobel de littérature, pour une auteure farouchement attachée à son anonymat.

Or, depuis le 30 septembre, Claudio Gatti, journaliste italien, affirme avoir levé le voile sur l'identité de l'auteure. Son enquête, publiée dans *The New York Review of Books*, le *Frankfurter Allgemeine Zeitung* et *Mediapart*, a dévoilé que Anita Raja, traductrice romaine de 63 ans, serait la femme cachée derrière le pseudonyme d'Elena Ferrante. Mais Le monde de la littérature dénonce des méthodes intrusives. «Un écrivain ne doit rien d'autre à son lecteur au-delà de son travail», a proclamé, outrée, l'universitaire britannique Katherine Angel, au micro de la *BBC*. D'autant plus qu'Elena Ferrante ne cherchait, en utilisant un pseudonyme, qu'à se «libérer de l'angoisse qu'engendre la notoriété», comme elle le confiait par mail à *Vanity Fair* en 2015.

Quoi qu'il en soit, de nombreux lecteurs français ne pouvant attendre les délais de traduction, janvier 2017, puis 2018, se mettent à lire en italien et en anglais !

Odile Gasquet 2016